

La vérité sur la mort du sergent POLIN

Le parachutiste est tombé dans une embuscade tendue par l'armée soudanaise



Par Patrick Forestier

Le sergent Gilles Polin est mort sur le coup, tué probablement par plusieurs balles, et non pas au cours d'une longue agonie pendant sa fuite à travers la savane, comme le prétendent les autorités soudanaises.

D'après le lieutenant-colonel Khalid al-Sawarmi, porte-parole militaire, *« le soldat français a été découvert le jour de l'embuscade par des nomades arabes qui l'ont abandonné, faute d'avoir pu communiquer avec lui. Ils ont tenté de l'aider, mais a surgi un problème de langue. »* Toujours selon l'officier soudanais, d'autres nomades ont retrouvé son corps à 4 kilomètres à l'ouest du village d'Abou Jaradil, en direction de la frontière tchadienne. *« Les quatre qui voulaient transporter sa dépouille ont été tués par l'explosion d'une grenade accrochée à son uniforme »*, ajoute le porte-parole. Une version des faits invraisemblable, estime-t-on du côté français. Embarrassé par cette bavure, le régime de Khartoum, qui soutient les rebelles tchadiens et reste opposé au déploiement de l'Eufor, la force européenne au Tchad sous laquelle servait le sergent Polin, a inventé des pertes soudanaises pour minimiser son rôle. Khartoum a même annoncé que les soldats français sont revenus avec un hélicoptère de combat, qui aurait provoqué la mort d'un soldat et de plusieurs civils soudanais.

Rocambolesque version Soudanaise

Les faits sont différents : le sergent Polin était à la place du passager dans

le P4 conduit par un adjudant. Tous les deux appartiennent au 1^{er} R.P.I.Ma de Bayonne, qui alimente en commandos d'élite le C.O.S, le commandement des opérations spéciales. Leur mission, ce 3 mars ; récupérer d'autres éléments du COS en patrouille depuis que le village tchadien de Tissi a été attaqué par des « Janjawids », des miliciens soudanais qui sont souvent d'anciens militaires. Ne voyant pas arriver la patrouille, l'adjudant et le sergent Polin roulent quelques centaines de mètres dans sa direction, sans se rendre compte qu'ils sont passés au Soudan. *« Même avec le GPS, difficile de tomber juste, car les cartes ne sont pas fidèles »*, explique le lieutenant-colonel Blanc, officier adjoint au 1^{er} R.P.I.Ma. Soudain, le P4 est prise sous le feu. Des soldats soudanais cachés dans les hautes herbes à éléphants tirent en rafales contre les Français, du côté droit. Gilles Polin s'affaisse sur l'épaule de l'adjudant. Le sergent a été touché au côté, mal protégé par le gilet pare-balles. En s'écroulant sur son camarade, le sergent Polin fait rempart avec son corps. L'adjudant est touché à son tour, blessé légèrement à l'épaule. A côté, son camarade est mort. Il s'éjecte alors du P4 avec son arme pour aller chercher du renfort. En chemin, il croise un nomade à cheval. Une chance. Le sous-officier est un très bon cavalier. Pour aller plus vite, il « emprunte » l'animal et déboule au galop devant les cinq autres Jeep françaises restées à l'arrière.

Tous repartent vers l'endroit de l'embuscade. Le P4 est en flammes, mais le corps de Polin n'y est plus. Les

Soudanais ouvrent à nouveau le feu. Les Français ripostent. Pendant vingt minutes, ils fouillent les alentours sous la mitraille pour retrouver leur copain. Sans résultat. En fait, le corps a été enlevé par les soldats soudanais, qui monteront ensuite une version rocambolesque pour se dédouaner et de ne pas avoir à rendre le corps. A l'État-Major, cette agression est prise pour une provocation. Dans la nuit, une vaste opération de ratissage « musclée » est même envisagée pour retrouver le soldat Polin. Dans les forces spéciales, on n'a pas l'habitude de laisser un camarade aux mains de l'ennemi, même s'il est mort. L'opération est finalement annulée.

Paris choisit de rendre l'affaire publique et Khartoum responsable du sort de la dépouille de Polin, qui finira par être remise aux autorités françaises. Chuteur opérationnel, soldat émérite qui avait servi en Côte d'Ivoire, et pendant deux séjours en Afghanistan à combattre les talibans, le sergent Polin est mort comme il avait vécu : en homme d'action au service de son pays. L'adjudant, lui, n'a pas voulu être rapatrié en France. Il a préféré rester au Tchad au milieu de ses compagnons d'armes. Eux seuls comprennent le traumatisme qu'il a subi en voyant mourir sous ses yeux son camarade âgé d'à peine 28 ans.